

Lo Napoléon a Panpan

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 25

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223305>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LO NAPOLÉON A PANPAN.

A monsu lo dzuzdo H. H.-D.

LAI a rein que lè vilhio de la vilhie que sè rappellent oncora de Freguegnù que l'avâi adî met dâi dietton batteint nâovo. L'è por cein que lè dzein l'avant batsî Gamatche.

D'à premi, demorâve pè lo bord dâo lé, à Outsy que crâio, dein lo temps qu'Outsy l'avâi son académie, vo sède, cliiaque à Perrin que portâve la sabllia su la rita du lo lé tant qu'à la vela.

Mâ Gamatche s'étâi pas appllièhi bin adràî avoué lè dzein d'Outsy. Prâso su que n'étâi pas on tant quemôudo et que fasâi lo contrarius, câ avoué leu on pâso sè conveni. Adan, on biau dzor, l'âo z'a de :

— Vo z'îte tî dâi z'espèce de tote sorte. Vu pas mé restâ avoué vo. Vu parti po l'étrandzî. Râva !

Faut que vo diesso que po lè dzein d'Outsy, l'étrandzî l'è cein que l'è pe levé que lo quié, âo bin damon de la garâ de la feçalla.

Gamatche l'è dan zu dein lè z'étrandzî, que cein vâo à dere dein onna tserrâire de Lozena et n'è pequa rezu pè Outsy que lè dzor iô lâi avâi la Nana, cliâi fita iô on dèguenautse tot.

On coup, l'a zu la vesita d'on camerardo que l'avâi cogniu quand l'è que l'allâvant à l'écoula. Clii camerardo l'avâi ètâ pè lè z'Allemagne, pè lè z'Amérique, pè lè... pertot, de l'autro côté de la granta golhie et l'èin ètâi revegnâi avoué on porta-mounya asse gros qu'onna pètubllia de caïon, et plliein de pice d'or.

L'a faliu sè recriâ, et dèvesâ, et sè racontâ ! Vo sède : Tè rappele-to ?... et pu : tè rassovinto ?... et pu çosse et pu cein.

— Adan, porquie n'î-to pas restâ pè Outsy ? que lâi dèmande lo camerardo.

— Porquie ? Porquie ! dâi dzein qu'on pâso l'âo fère tot, sarant jamé conteint.

— Tè frâmo¹ que cha ! dit lo monsu.

— Tè frâmo que na ! fâ Gamatche.

— Tè frâmo on beliet de vingt pice qu'on lè pâo conteinta !

— Patse fête. Totse la man.

— Vin avoué mè.

Et ti lè doû, lè vaitcè pè Outsy iô lo camerardo dèmande à n'on pêcheu guéro lâi lohve son naviot po fère onna promenarda d'onn' hâora de temps.

— L'è on franc cinquanta. On pâie ein revegneint.

— Vâ que sâi de.

Sant dan zu ti lè doû su lo lé et sè sant bin revu.

Quand sant dècheindu, lo camerardo baille âo pêcheu po sè payî on napoléon de veingt franc tot nâovo. Lo pêcheu l'a terstsi pertot, dein tote sè catsette po coudhî trovâ ougie à reindre, mâ n'a rein pu apèçadre.

— Tant pis ! que fâ lo monsu. Gardâ tot. Omète vo z'îte conteint... Te vâi, Gamatche ! t'a perdu ta frémance. Lo pêcheu subye de dzouïo.

Mâ, tot per on coup, lo pêcheu botse de subvâ et dit dinse :

— Dite-vâi, monsu, vo remâcho bin. Mâ, tot parâi sarâi mau fé de tsandzî onna tant balla pîce po bâire quartetta. Se monsu voliâve mettre oncora ougie po on verro... dâi coup...

Et Gamatche l'a de âo camerardo :

— Sti coup, l'è tî que l'a perdu ta frémance.

Marc à Louis.

¹ frêmâ, parier.

S'IL AVAIT SU !

PIERRE Bilon, depuis trois mois, n'allait plus au café ; il avait déserté le jass. Au sortir du bureau, il lâchait les camarades et rentrait chez lui à pied par tous les temps.

Son sous-chef, qui aimait à l'avoir pour parテナire, lui demanda un jour les raisons de ce lâchage.

— Patience, cher ami ! lui dit Bilon. J'ai voulu faire des économies depuis trois mois. Sou à sou, sur mes apéros et mes trams, j'ai acheté un modeste petit bijou à ma femme. Je vais le lui offrir ce soir. Ce sera une surprise, et dès demain vous pouvez compter sur moi comme quatrième.

— Comment ! C'est pour ça que depuis trois mois...

— C'est pour ça ! Ah ! j'en ai souffert plus que vous !

— Faut-il que vous aimiez votre femme, après quinze ans de ménage !

— Ce n'est pas ça du tout, mon ami !... C'est pour qu'elle me flanque la paix !

— Je ne croyais pas Mme Bilon fêrue de bijoux au point d'en exiger si impérieusement !

— Elle n'en est pas fêrue du tout ! C'est une accorte ménagère. Seulement, nous avons comme amis M. et Mme Barboteau. Barboteau est caissier chez un grand marchand de porcelaines. Un beau jour, leur situation a changé... La femme a mis des toilettes ronflantes. Les bijoux sont apparus sur ses toilettes, rares d'abord, se multipliant ensuite comme s'ils avaient eu une vertu prolifique. Ma femme s'est sentie élaboussée et c'est à moi qu'elle s'en est prise :

« Ah ! Barboteau est un malin !... Ça n'est pas comme toi ! Comment s'y prend-il ? je n'en sais rien ! Mais il se dégrouille rudement... Oh ! ce n'est pas pour les bijoux, bien que je ne cracherais pas dessus si j'en avais... Mais, c'est histoire de me dire que si j'avais un mari qui sache gagner de l'argent comme Barboteau, on pourrait en mettre de côté pour les vieux jours !... Ça mettrait un peu de beurre dans les maigres épinars de la vieillesse. » Et patata !

— Mon pauvre ami, fit le sous-chef, je vous plains bien ! Trois mois sans aller au café !

— Cette épreuve est finie ! déclara fièrement Bilon. Ce bijou est ma libération. C'est comme si j'avais acheté un bâillon à ma femme... Parce que je vous prie de croire que si elle continue à m'embêter avec Barboteau, elle verra de quel bois je me chauffe !

— Et vous ferez bien !... A demain, Bilon ! Je vais annoncer la bonne nouvelle aux camarades.

Sur son palier, Bilon rencontra justement Barboteau qui se préparait à sonner. Et Barboteau était très pâle.

— Tu es malade ? demanda Bilon en insérant sa clef dans la serrure.

— Malade ? Non ! Seulement, il m'arrive une drôle d'histoire...

— Conte-moi ça ! fit l'employé en introduisant le caissier dans sa salle à manger.

— Voici. Tu sais qu'il advient à certains caissiers, à tous les caissiers, pourrait-on dire, quand ils ont besoin de cent sous, de vingt francs, d'emprunter à la caisse...

— Qu'est-ce que ça fait, du moment qu'ils remettent ?

— Evidemment... C'est ce que je me suis dit... Seulement, moi, je n'ai pas remis...

— Tu remettras, voilà tout !

— Tu es bon, toi ! Il faut pouvoir... Tu sais ce que c'est... On ne fait pas attention, on emprunte de petites sommes. Et un beau jour, on est tout étonné soi-même de voir qu'il manque cent cinquante mille francs dans la caisse... C'est un phénomène bien connu un peu partout.

— Cent cinquante mille francs ! s'écria Bilon, qui crut avoir mal entendu.

— C'est bien le chiffre... Et il n'y aurait que demi-mal si mon patron ne s'en était pas aperçu en vérifiant la caisse...

— Il a mal pris la chose ?

— Je le crois, car j'ai vu dans les journaux qu'il avait déposé une plainte contre moi...

— Sans te demander d'explications d'abord ?

— Si ! Mais elle ne l'ont pas satisfait... Je lui ai dit comme à toi que le plus stupéfiant, dans cette histoire, c'était moi... Je... Je lui ai dit : ma femme a des bijoux, je vais vous les apporter. Ça sera toujours ça... Mais ma femme est déjà en fuite... Et je viens te demander...

— Pas les cent cinquante mille francs ! fit Bilon éffaré.

— Non !... Un conseil !...

— Mon pauvre vieux, je ne me suis jamais trouvé dans ton cas... Si je m'y étais trouvé...

— Tu te serais tué ?

— Non ! Ne fais pas ça, surtout...

— Sois tranquille !... Je n'en ai pas la moindre envie...

— Va donc te constituer prisonnier, tout simplement.

— Tu crois ?

— C'est le meilleur parti à prendre.

— Bon !

— Et puis, ne dis pas au juge d'instruction que tu nous connais...

— Ça pourrait me nuire, tu crois ?

— Peut-être !

— Merci du conseil... Au revoir, Bilon.

« Nom d'une pipe ! pensa ce dernier quand Barboteau l'eut quitté, il y a deux façons d'avoir un bijou, mais j'aime mieux la mienne ! C'est plus long, mais c'est plus sûr... »

Mme Bilon survint, un journal à la main, essoufflée, suffoquée. Elle ne put que proférer :

— Journal !... Barboteau !... Barbote !... Emballé !... Stupéfiant !... Bijoux !... Sa femme !...

— Je sais tout ! dit Bilon. Et tu vois, pou-poule, qu'une honnête petite médiocrité a bien ses avantages et que mieux vaut tirer le diable par la queue que de tirer cinq ans... Tiens, je t'ai apporté ça !...